

ne le semblaient sur le papier. Véritablement, la poésie n'est pas faite pour l'œil. Cette bonne renommée a retenti jusqu'aux oreilles de Reiffenstein et d'Angélique<sup>1</sup>, et j'ai dû produire de nouveau mon travail. J'ai demandé un délai, mais j'ai exposé d'abord avec quelque développement la fable et la marche de la pièce. Cette exposition a été accueillie plus favorablement que je n'aurais cru. M. Zucchi, duquel je l'aurais le moins attendu, y a pris un intérêt sincère et bien senti. Cela s'explique par la circonstance que la pièce se rapproche de la forme à laquelle on est dès longtemps accoutumé dans les littératures grecque, italienne et française, forme toujours la plus agréable aux personnes qui ne sont pas accoutumées aux hardiesses du théâtre anglais.

Rome, 25 janvier 1787.

Il me devient toujours plus difficile de rendre compte de mon séjour à Rome : on trouve la mer toujours plus profonde à mesure qu'on s'y avance, et c'est aussi ce que j'éprouve en observant cette ville.

On ne peut se rendre compte du présent sans étudier le passé, et la comparaison de l'un avec l'autre exige plus de temps et de loisir. La situation de cette capitale du monde nous reporte déjà à sa fondation. Nous voyons bientôt que ce ne fut pas un peuple nomade, nombreux et bien conduit, qui s'établit dans ce lieu, et y fixa sagement le centre d'un empire ; un prince puissant ne l'a point choisi comme emplacement convenable à l'établissement d'une colonie : non, des bergers et des brigands s'en firent d'abord une retraite ; deux robustes jeunes gens jetèrent les fondements du palais des maîtres du monde sur la colline au pied de laquelle le caprice du fondateur les établit un jour entre des marais et des roseaux. Ainsi les sept collines de Rome ne sont pas des hauteurs tournées contre le pays qui s'étend derrière elles ; elles sont tournées contre le Tibre et contre son ancien lit, qui devint le Champ-de-Mars. Si le printemps me permet de plus grandes excursions, je retracerai plus amplement cette situation malheureuse. Dès à présent je prends la part la plus sincère à la douleur et aux

1. Angélique Kauffmann.

cris lamentables des femmes d'Albe, qui voient détruire leur ville et qui doivent délaïsser sa belle position, choisie par un chef habile, pour se plonger à leur tour dans les brouillards du Tibre, habiter la misérable colline du Cœlius, et, de là, reporter les yeux sur leur paradis perdu. Je connais peu encore la contrée, mais je suis persuadé qu'aucune ville de ces anciennes peuplades n'était aussi mal située que Rome, et lorsque enfin les Romains eurent tout englouti, ils surent se répandre au dehors avec leurs maisons de plaisance, et s'avancer jusqu'aux emplacements des villes détruites, pour vivre et jouir de la vie.

On éprouve un sentiment paisible à observer combien de gens mènent ici une vie retirée, et comme chacun s'occupe à sa manière. Nous avons vu chez un ecclésiastique, qui, sans grands talents naturels, a voué sa vie aux arts, de très-intéressantes copies de tableaux excellents, qu'il a imités en miniature. Le meilleur est la Cène de Léonard de Vinci. Le moment est celui où Jésus, assis à table familièrement avec les disciples, leur dit : « Et pourtant il en est un parmi vous qui me trahit ! » On espère avoir une gravure d'après cette copie ou d'après d'autres, dont on s'occupe. Ce sera un beau présent fait au public qu'une reproduction fidèle de ce chef-d'œuvre.

J'ai fait visite, il y a quelques jours, à un moine franciscain, le P. Jacquier, qui demeure à la Trinité-des-Monts. Il est Français de naissance, et connu par ses ouvrages de mathématiques. C'est un vieillard très-agréable et très-sage. Il a connu les hommes les plus distingués de son temps, et même il a passé quelques mois chez Voltaire, qui l'avait pris en grande affection.

J'ai fait ici la connaissance de bien d'autres hommes d'un mérite solide, dont il se trouve à Rome un nombre infini, qu'une défiance de prêtres éloigne les uns des autres. La librairie n'amène aucune liaison, et les nouvelles littéraires sont rarement abondantes. Et puis il convient au solitaire de rechercher les ermites : car, depuis la représentation d'*Aristodème*, en faveur duquel nous avons déployé une véritable activité, on m'a induit une seconde fois en tentation ; mais il était trop évident qu'il ne s'agissait pas de moi : on voulait fortifier son parti, m'em-

ployer comme instrument, et, si j'avais voulu paraître et me déclarer, j'aurais aussi joué, comme fantôme, un rôle très-court. Mais, comme les gens voient désormais qu'il n'y a rien à faire avec moi, on me laisse en liberté, et je vais mon chemin tranquillement. Oui, mon existence s'est chargée d'un lest qui lui donne le poids nécessaire; je ne m'effraye plus des fantômes qui, si souvent, se sont joués de moi. Ayez bon courage! vous me soutiendrez à flot et vous me ramènerez à vous.

Rome, 28 janvier 1787.

Je ne veux pas manquer de noter deux réflexions, qui s'appliquent à tout, auxquelles on est sans cesse appelé à se soumettre, et qui sont devenues pour moi d'une parfaite évidence. En premier lieu, la richesse immense et pourtant fragmentaire de cette ville fait que, pour chaque objet d'art, on est conduit à s'enquérir du temps où il a pris naissance. Winckelmann nous recommande vivement de distinguer les époques, d'observer les différents styles dans lesquels les peuples ont travaillé, qu'ils ont développés peu à peu dans la suite des siècles, et qu'ils ont fini par corrompre. Il n'est point de véritable ami des arts qui ne s'en soit convaincu. Faisons reconnaître toute la justesse et l'importance de ce conseil.

Mais comment parvenir à cette connaissance? On n'a pas fait beaucoup de travaux préparatoires; on a exposé l'idée parfaitement, admirablement, mais les détails sont restés dans le vague et l'obscurité. Il est nécessaire que l'œil soit exercé sérieusement durant de longues années, et il faut commencer par apprendre pour être en état d'interroger. L'hésitation, l'indécision, ne servent de rien: l'attention est désormais éveillée sur ce point important, et quiconque prend à la chose un véritable intérêt, voit bien que, dans ce domaine aussi, aucun jugement n'est possible, si l'on n'est pas en état de le développer historiquement.

La seconde considération a trait exclusivement à l'art grec, et cherche à découvrir comment ont procédé ces artistes incomparables, pour déduire de la figure humaine le cycle de la création divine, qui est complètement achevé, et dans lequel aucun caractère fondamental ne manque, non plus que les transitions

et les intermédiaires. Je soupçonne qu'ils ont procédé selon les mêmes lois d'après lesquelles la nature procède et sur la trace desquelles je suis. Mais il s'y joint quelque chose encore que je ne saurais exprimer.

Rome, 2 février 1787.

Il faut s'être promené dans Rome au clair de la lune, pour concevoir la beauté d'un pareil spectacle. Tous les détails sont effacés par les grandes masses d'ombre et de lumière; l'ensemble et les plus grands objets se présentent seuls aux regards. Depuis trois jours, nous avons bien et complètement joui des nuits les plus claires et les plus magnifiques. Le Colisée présente surtout un beau coup d'œil. On le ferme la nuit; un ermite y demeure auprès d'une petite chapelle, et des mendiants se nichent dans les voûtes ruinées. Ils avaient allumé un feu par terre, et un vent léger poussait d'abord la fumée dans l'arène, si bien que la partie inférieure des ruines était couverte, et que les énormes murailles dressaient au-dessus leur masse sombre. Nous nous arrêtâmes devant la grille, à contempler ce phénomène. La lune était haute et brillante. Peu à peu la fumée s'échappa à travers les murs, les crevasses et les ouvertures; la lune l'éclairait comme un brouillard. Le spectacle était merveilleux. C'est comme cela qu'il faut voir éclairés le Panthéon, le Capitole, le péristyle de Saint-Pierre, les grandes rues et les places. Ainsi le soleil et la lune, tout comme l'esprit humain, ont ici une fonction toute différente de celle qu'ils ont en d'autres lieux, ici où leurs regards rencontrent des masses énormes et pourtant régulières.

Rome, 13 février 1787.

Je dois vous mander un heureux incident, quoiqu'il soit peu considérable. Un bonheur, grand ou petit, est toujours de même sorte et toujours charmant. On creuse la terre à la Trinité-des-Monts, pour établir les fondements d'un nouvel obélisque. Toutes ces terres amoncelées appartiennent aux ruines des jardins de Lucullus, qui furent plus tard ceux des empereurs. Mon coiffeur y passe de grand matin et trouve dans les décombres une pièce plate de terre cuite, avec quelques figures; il la lave et nous la montre. Je me l'approprie sur-le-champ. Elle n'est pas grande comme la main, et paraît être le bord

d'un grand plat. Elle offre deux griffons auprès d'une table de sacrifice. Ils sont du plus beau travail et me charment infiniment. S'ils étaient sur une pierre gravée, on en ferait un délicieux cachet. J'ai recueilli beaucoup d'autres choses, et rien d'inutile ou de frivole (ici ce serait impossible) : ce sont toutes choses instructives et intéressantes. Mais ce qui m'est le plus cher, c'est ce que je recueille dans mon âme et qui, s'accroissant toujours, peut toujours se multiplier.

Rome, 15 février 1787.

Je n'ai pu échapper avant mon départ pour Naples à une nouvelle lecture de mon *Iphigénie*. Madame Angélique et le conseiller Reiffenstein étaient mes auditeurs, et M. Zucchi lui-même avait voulu en être, parce que c'était le désir de sa femme. Il travaillait cependant à un grand dessin d'architecture, où il réussit fort bien dans le genre de la décoration. Il a été avec Clérisseau en Dalmatie; il s'était associé avec lui; il dessinait les figures pour les édifices et les ruines que Clérisseau publiait. Par là il a si bien appris la perspective et l'effet, qu'il peut, dans ses vieux jours, se faire de ce travail un noble amusement.

L'âme tendre d'Angélique a été vivement touchée par cette pièce. Elle m'a promis d'en faire un dessin, qu'elle veut me laisser en souvenir. Et c'est justement quand je me dispose à quitter Rome qu'une douce liaison m'enchaîne à ces personnes bienveillantes. Il m'est à la fois agréable et douloureux de penser qu'on me voit partir à regret.

Rome, 16 février 1787.

L'heureuse arrivée d'*Iphigénie* m'a été annoncée d'une manière agréable et surprenante. Comme je me rendais à l'Opéra, on m'a apporté la lettre d'une main bien connue, et doublement bienvenue cette fois, scellée du petit lion, comme signe précurseur de l'heureuse arrivée du paquet. Je pénétrai dans la salle de spectacle et je cherchai, au milieu de la foule étrangère, une place sous le grand lustre. Là, je me sentis si rapproché des miens, que j'aurais voulu m'élancer et les serrer dans mes bras. Je vous remercie très-affectueusement de

m'avoir annoncé la simple arrivée. Puisse votre prochaine lettre m'apporter aussi quelques mots d'approbation!

La note ci-jointe indique la manière dont je désire qu'on distribue à mes amis les exemplaires que Goeschen m'a promis. Si l'opinion du public sur ce travail m'est tout à fait indifférente, je désire du moins qu'il fasse quelque plaisir à mes amis.

On entreprend trop de choses. Quand je pense à mes quatre derniers volumes en bloc, cela me donne presque le vertige. Je veux les prendre un à un : comme cela j'en viendrai à bout. N'aurais-je pas mieux fait de suivre ma première résolution, de lancer dans le monde ces choses par fragments et d'entreprendre, avec une ardeur et des forces vives, de nouveaux sujets, qui ont pour moi un intérêt palpitant? Ne ferais-je pas mieux d'écrire *Iphigénie à Delphes*, que de me débattre avec les rêveries du *Tasse*. Et pourtant j'ai déjà trop mis de moi-même dans cette œuvre pour la laisser stérile. Je me suis établi dans le vestibule auprès de la cheminée, et, cette fois, la chaleur d'un feu bien nourri me donne le courage de prendre une nouvelle feuille; car c'est une trop belle chose de pouvoir envoyer si loin ses plus fraîches pensées et répliquer là-bas à ses plus intimes amis. Le temps est superbe, les jours grandissent sensiblement; les lauriers et les buis fleurissent, ainsi que les amandiers. J'ai été surpris ce matin par un singulier spectacle : je voyais au loin de grands arbres en forme de perches, entièrement vêtus du plus beau violet : une observation plus attentive m'a fait reconnaître l'arbre, connu dans nos serres sous le nom d'arbre de Judée, le *cercis siliquastrum* des botanistes. Ses fleurs papilionacées naissent immédiatement sur la tige. Les perches que je voyais devant moi avaient été émondées pendant l'hiver, et de l'écorce sortaient par milliers les belles fleurs colorées. Les pâquerettes sortent de terre comme des fourmis; le crocus et l'adonis sont plus rares, mais ils forment aussi une plus riche parure.

Quels plaisirs, quelles lumières ne me donneront pas les pays plus méridionaux! Quels nouveaux résultats ne dois-je pas en attendre! Il en est des objets naturels comme de l'art : on a beaucoup écrit sur eux, et quiconque les voit peut les combiner d'une manière nouvelle. Lorsqu'on pense à Naples

ou même à la Sicile, on s'imagine, soit par les récits soit par les peintures, que, dans ces paradis du monde, l'enfer volcanique s'ouvre d'abord avec violence, et, depuis des milliers d'années, effraye et trouble les habitants et les touristes. Mais j'écarte avec soin de ma pensée l'espérance que j'ai de voir ces imposants spectacles, afin de bien mettre à profit avant mon départ mon séjour dans la vieille capitale du monde. Depuis quinze jours, je suis en mouvement du matin au soir. Ce que je n'ai pas vu encore, je le cherche. J'observe pour la seconde et la troisième fois ce qu'il y a de plus excellent; et maintenant tout s'arrange un peu : car, les objets principaux occupant leur véritable place, il se trouve assez d'espace entre eux pour un grand nombre de moindre importance. Mes préférences s'épurent et se décident, et mon âme peut enfin s'élever, avec une admiration tranquille, à ce qu'il y a de plus grand et de plus vrai. Cependant on trouve l'artiste digne d'envie, de pouvoir, en les copiant et les imitant de toutes manières, s'approcher plus de ces grandes conceptions et les mieux comprendre que l'homme qui ne fait que les contempler et les méditer. Mais enfin chacun doit faire ce qu'il peut, et je déploie toutes les voiles de mon esprit pour faire le tour de ces rivages.

La cheminée est, cette fois, réchauffée tout de bon, et voilà de magnifiques charbons amoncelés, ce qui est rare chez nous, parce qu'on n'a guère le temps et l'envie de donner au feu de la cheminée quelques heures d'attention. Je veux donc utiliser cette belle température, pour sauver de ma table à écrire quelques observations déjà effacées à demi. Le 2 février, nous sommes allés à la chapelle Sixtine voir bénir les cierges. Je m'y suis trouvé d'abord très-mal à mon aise et je suis bientôt ressorti avec mes amis. Car, me disais-je, ce sont justement ces cierges qui, depuis trois cents ans, noircissent ces magnifiques tableaux, et c'est ce même encens qui, avec une sainte effronterie, enveloppe de vapeurs l'unique soleil des arts, le rend plus sombre d'année en année et finira par le plonger dans les ténèbres. Là-dessus, nous avons cherché le grand air, et, après une longue promenade, nous sommes arrivés à Saint-Onuphre, où le Tasse est enseveli dans un coin. On voit son buste dans la bibliothèque du couvent. Le visage est en cire, et je suis

disposé à croire qu'il a été moulé sur le cadavre. Il est un peu mou et a subi quelques altérations; mais, à tout prendre, il annonce mieux qu'aucun des portraits du Tasse un homme plein de génie, tendre, délicat et renfermé en lui-même.

Je m'arrête pour consulter l'excellent Volkmann et chercher dans sa seconde partie, qui renferme Rome, ce que j'ai encore à voir. Avant de partir pour Naples, il faut du moins que j'aie fauché ma moisson. Plus tard, j'aurai le loisir de lier mes gerbes.

Rome, 17 février 1787.

Le temps est d'une incroyable beauté. Depuis le 1<sup>er</sup> février, à peine quatre jours de pluie; un ciel clair et pur; vers midi, on a presque trop chaud. On cherche le plein air, et, si l'on ne s'est occupé jusqu'à présent que des dieux et des héros, la campagne rentre tout à coup dans ses droits, et l'on s'attache aux environs, qui sont animés par la plus magnifique lumière. Je me rappelle parfois comme l'artiste cherche dans le Nord à tirer quelque parti des toits de chaume et des châteaux en ruine, comme on rôde le long des ruisseaux, des buissons et des roches brisées, pour saisir un effet pittoresque, et je suis pour moi-même un sujet d'étonnement, d'autant qu'après une si longue habitude, ces choses ne se détachent plus de nous. Mais, depuis quinze jours, j'ai pris courage; je parcours avec un petit portefeuille les hauteurs et les enfoncements des villas, et, sans beaucoup réfléchir, j'ai esquissé de petits sujets, frappants, vraiment méridionaux et romains, et je cherche au hasard à y répandre la lumière et les ombres. C'est bien étrange qu'on puisse voir et savoir clairement ce qui est bien et ce qui est mieux, et que, si l'on veut se l'approprier, cela échappe en quelque sorte sous les doigts; que l'on saisisse, non pas ce qui est bien, mais ce qu'on est accoutumé à saisir. C'est seulement par un exercice réglé qu'on pourrait faire des progrès; mais où trouverais-je le temps et le recueillement nécessaires? Je sens toutefois que ces quinze jours de vive application m'ont fait beaucoup de bien.

Les artistes m'enseignent volontiers, parce que je comprends vite. Mais, ce que j'ai compris, je ne l'exécute pas sitôt. Saisir promptement est une qualité de l'esprit: pour exécuter conve-

nablement, il faut une pratique de toute la vie. Et pourtant l'amateur, si faibles que soient ses tentatives, ne doit pas perdre courage. Les quelques lignes que je trace sur le papier, souvent à la précipitée, rarement comme il faudrait, me facilitent la conception des objets sensibles ; on s'élève plus facilement à l'universel, si l'on considère les objets d'une manière plus exacte et plus vive. Seulement, il ne faut pas se comparer à l'artiste, il faut agir selon sa manière propre : car la nature a pris soin de tous ses enfants ; le plus chétif n'est pas gêné dans son existence par l'existence du plus excellent. Un petit homme est aussi un homme, et nous prendrons la chose comme elle est.

J'ai vu deux fois la mer, d'abord l'Adriatique et puis la Méditerranée : ce n'était que par forme de visite. A Naples, nous ferons plus ample connaissance. Tout surgit chez moi en même temps. Pourquoi pas plus tôt ? pourquoi pas à moins de frais ? Combien de mille choses, et plusieurs entièrement nouvelles, n'aurai-je pas à communiquer !

Rome, 18 février au soir, après le dernier retentissement des folies du carnaval.

Je regrette de laisser à mon départ Moritz dans la solitude. Il est dans une bonne voie, mais, aussitôt qu'il chemine seul, il cherche ses recoins favoris. Je l'ai pressé d'écrire à Herder : la lettre est prête. Je souhaite une réponse qui dise quelque chose d'obligeant et de secourable. C'est un homme singulièrement bon. Il serait allé beaucoup plus loin, s'il avait trouvé de temps en temps des personnes capables, assez bienveillantes pour l'éclairer sur son état. Actuellement, si Herder veut bien qu'il lui écrive quelquefois, ce serait pour Moritz la relation la plus salutaire. Il s'occupe d'antiquités d'une manière digne d'éloges, et qui mérite d'être encouragée. L'ami Herder ne pourra guère employer mieux ses bons offices, ni semer la bonne doctrine dans un sol plus fertile.

Le grand portrait que Tischbein a entrepris de faire de moi sort déjà de la toile. L'artiste a fait exécuter par un sculpteur habile un petit modèle en terre, joliment drapé d'un manteau. Il travaille diligemment d'après ce modèle, car il faudrait que

l'ouvrage fût amené à un certain point avant notre départ pour Naples, et il faut du temps seulement pour couvrir de couleur une si grande toile.

Rome, 19 février 1787.

Le temps est toujours d'une beauté inexprimable. J'ai passé bien à regret cette journée au milieu des fous. A la tombée de la nuit, je me suis récréé dans la villa Médicis. Nous sortons de la nouvelle lune : à côté du mince croissant, je pouvais distinguer presque à l'œil nu tout le disque sombre ; je le pouvais parfaitement avec la lunette. Sur la terre flotte une vapeur du jour, qu'on ne connaît que par les tableaux et les dessins de Claude Lorrain ; mais il est difficile de voir dans la nature le phénomène aussi beau qu'on le voit ici. Je vois maintenant sortir de terre et s'épanouir sur les arbres des fleurs que je ne connais pas encore. Les amandiers fleurissent, nouvelle apparition aérienne, parmi les sombres chênes verts. Le ciel est comme un taffetas bleu clair, illuminé par le soleil : que sera-ce à Naples ! Nous voyons déjà verte presque toute la campagne. Tout cela stimule mes fantaisies botaniques ; je suis en voie de découvrir de nouveaux et admirables rapports : c'est à savoir comment la nature, ce prodige qui ne ressemble à rien, développe du simple la plus grande diversité.

Le Vésuve jette des pierres et de la cendre, et, la nuit, on voit son sommet enflammé. Que la nature agissante veuille nous donner un fleuve de lave ! A présent je puis à peine attendre le moment de prendre ma part de ces grands objets.

Rome, 21 février 1787.

Enfin nous sommes au bout des extravagances ! Les innombrables lumières d'hier au soir étaient encore un spectacle fou. Il faut avoir vu le carnaval à Rome pour être délivré complètement du désir de le revoir. Il n'y a rien là qu'on puisse écrire. Un récit de vive voix amuserait peut-être. On souffre, à sentir que la véritable joie est absente, et que l'argent manque pour donner l'essor au peu de gaieté que ces gens peuvent avoir encore. Les grands sont économes et se tiennent en arrière ; la classe moyenne est pauvre, le peuple, indolent. Les derniers jours, c'était un vacarme incroyable, mais point de véritable

allégresse. Le ciel immense, le ciel pur et beau, jetait sur ces folies un regard auguste et saint.

Et comme on ne peut reproduire de pareils tableaux, voici, pour amuser les enfants, des masques de carnaval et des costumes romains, d'abord dessinés, puis enluminés de couleurs. Ils pourront ainsi tenir lieu, pour nos chers petits, d'un chapitre qui manque dans l'*Orbis pictus*.

Je profite des moments, tout en faisant nos malles, pour réparer quelques omissions. Nous partons demain pour Naples. Je souris à la nouveauté, qui doit être d'une beauté inexprimable, et je me flatte de retrouver dans cet autre paradis une liberté nouvelle, un désir nouveau de revenir étudier les arts dans cette grande cité.

Je fais mes paquets sans peine; je les fais d'un cœur plus léger qu'il y a six mois, quand je me séparais de tout ce qui m'était cher et précieux. Oui, il y a déjà six mois, et, des quatre que j'ai passés à Rome, je n'ai pas perdu un moment. C'est beaucoup dire et ce n'est pas dire trop.

Je sais qu'*Iphigénie* est arrivée. Puissé-je apprendre au pied du Vésuve qu'elle a reçu un favorable accueil!

C'est un immense avantage pour moi de voyager avec Tischbein, qui sait voir avec autant de génie la nature que les arts. Mais, comme de véritables Allemands, nous ne pouvons renoncer aux projets de travail. Nous avons acheté le plus beau papier, et nous nous proposons de dessiner, quoique le nombre, la beauté et l'éclat des objets doivent mettre probablement des bornes à notre bonne volonté. J'ai su me modérer, et, de mes travaux poétiques, je n'emporte que *le Tasse*, sur lequel je fonde les meilleures espérances. Si je savais maintenant ce que vous dites d'*Iphigénie*, cela servirait à me diriger, car c'est un travail du même genre. Le sujet est peut-être encore plus limité, et il exige plus de soins dans les détails; mais je ne sais pas encore ce qu'il en adviendra. Ce qui existe, je dois le détruire entièrement: cela a dormi trop longtemps; ni les personnes, ni le plan, ni le ton n'ont la moindre affinité avec mes vues actuelles.

En rassemblant mes effets, je trouve quelques-unes de vos chères lettres, et, en les parcourant, je vois que vous me re-

prochez de me contredire dans les miennes. Je ne puis, il est vrai, m'en assurer, car, ce que j'ai écrit, je l'expédie aussitôt; mais la chose me paraît très-vraisemblable, car je suis ballotté par des forces prodigieuses, et il est naturel que je ne sache pas toujours où j'en suis. On raconte qu'un marin, surpris en mer par une nuit orageuse, gouvernait pour gagner le port. Son jeune fils, appuyé contre lui dans les ténèbres, lui dit: « Mon père, quelle est là-bas cette folle lumière, que je vois tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de nous? » Le père lui promit l'explication pour un autre jour. Et il se trouva que c'était la flamme du fanal, qui paraissait tour à tour haute et basse à un œil balancé par les vagues furieuses. Moi aussi, je cingle vers le port sur une mer violemment émue, et je tiens mon œil fixé sur la flamme du fanal, et, quoiqu'elle me paraisse changer de place, je finirai par toucher heureusement le bord.

Au moment du départ, on songe involontairement à tous les départs antérieurs et aussi au départ futur, qui sera le dernier, et je suis en outre plus frappé que jamais de cette réflexion, que nous faisons trop, beaucoup trop de préparatifs pour vivre. Car, Tischbein et moi, nous tournons aussi le dos à des magnificences sans nombre et même à notre musée bien pourvu. Voici trois Junons placées l'une auprès de l'autre pour la comparaison, et nous les quittons comme s'il n'y en avait pas une!

## NAPLES.

Velletri, 22 février 1787.

Nous sommes arrivés ici de bonne heure. Avant-hier le temps fut déjà plus sombre; les beaux jours nous en avaient amené de nébuleux, mais quelques signes atmosphériques annonçaient que le temps allait redevenir serein, ce qui est arrivé en effet. Les nuages s'écartèrent peu à peu, le ciel bleu se montrait çà et là, et le soleil éclaira enfin notre carrière. Nous traversâmes Albano, après nous être arrêtés devant Genzano à l'entrée d'un parc, que son maître, le prince Chigi, tient (je ne dis pas entretient) d'une singulière façon. Aussi ne veut-il pas